

« J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres », écrit Sartre dans *Les Mots*. Je ne sais comment je finirai la mienne ; je la souhaite effectivement incorporée aux livres — ils m'ont fasciné au-delà de ce que les mots, les vôtres, les miens,

pourraient rapporter ; lorsqu'on m'en dépouilla, avec la bénédiction de l'État vengeur, le silence de leur absence me vrilla. Les livres n'affluèrent pas vers moi, au détour d'une porte. J'eus en somme à les imaginer, puis à les inventer et à les réincarner.

Le dictionnaire était écorné et sans reliure.

Larousse des années 20 ! Puisqu'il est en tout homme un acte, un balcon, un lieu fondateur, voire même ce que les Grecs appellent une *hubris*, je vois dans cette scène banale circuler, déjà, le ferment de l'écriture. Dans la chambre chauffée à blanc, j'allai bientôt entreprendre le circuit à l'horizon duquel monteront les mille clochers de Prague et, moindrement, de Berlin ; après tout, les narrations, quelles qu'elles soient, sont parties de presque rien.

Nafala Waller von Schwartzenberg, née Weill-Breslau, s'est arrachée à cette hanche : il faudra encore trente-cinq années de méditations ; de ces cendres, tout a pris feu au sens de la reprise créatrice. Le langage est régénérateur ; il est également borné par sa logique ; il possède sa topique, a pour vocation d'inséminer l'ordre dans la démesure... Partir ou repartir du milieu (*of human conciliations*). Un ordre là où tout est apparence.

Je feuilletai l'opus ; après les pages roses d'expressions latines il y avait le volet encyclopédique qui a fait le prix des éditions populaires de la Librairie

Larousse. Chaque lettre de l'alphabet était précédée d'une vignette. Elle illustrait une vue de la ville choisie, ou son artère la plus prestigieuse. Cela donnait : Alger, Bruxelles, Copenhague, Damas, Édimbourg, Fès, Genève, Hanoï, Izmir, Jérusalem, Kairouan, Londres, Madrid, Naples, Oslo. On aurait pu imaginer que la lettre « P » eût présenté la capitale française — longtemps, le Larousse fut assimilé à l'excellence de la pensée laïque et assimilatrice française, le moyen de dispenser un savoir généreux aux peuples de l'Empire. (« Je sème à tous vents » disait la Grâce dessinée à son fronton).

Il n'y avait ni Paris, ses quais, ou sa place de la Concorde, ni ses Champs-Élysées. Il y avait, modeste, Prague avec son pont Charles. Ensuite Québec, Rome, Strasbourg, Tunis, Uppsala, Venise, Washington, Yale, Zagreb. Pourquoi ce magnétisme ? « Il n'y a pas de poésie, si lointaine qu'on la prétende des *circonstances*, qui ne tienne des circonstances sa force, sa naissance et son prolongement », écrit Aragon dans sa *Chronique du bel canto*. Il est possible que le duo syllabique « Prague », comme, plus tard, celui de « Berlin » ait, l'un ou l'autre, joué dans mon travail intérieur.

Les gouttes de sueur tombant de mon nez et de mes joues sur le papier, je revins à la lettre « P » et fus pris d'épouvante, de bonheur, indicible et incommunicable. Comme il se doit, la photo exposait un Prague conventionnel : des noirs, des blancs qui se heurtaient, à angle droit — ciel hugolien ; dans le lointain, on apercevait la raie dentelée de Saint-Guy et l'agglomé-

rat fascinant du Château. « Conventionnel », comme j'y vais ! Je n'avais jamais entendu parler de Prague auparavant. Le poste de TSF, trônant sur un tabouret, recouvert d'un napperon amidonné que ma mère avait brodé, distillait des noms plus familiers. Tout était, alentour, loin de la ouate romantique et mystique de Prague. Je refermais l'ouvrage, me réfugiais sous une fenêtre, derrière des rideaux en reps vert, à l'abri d'un cône solaire qui tombait d'une ouverture percée près du plafond poutré, à quatre mètres au-dessus de nos têtes.⁶ J'avais l'habitude de spéculer derrière ces plis. Un petit garçon ayant, comme disait ma mère, « la tête dans les nuages », sous ces climats solaires enlacés de rites de passage voyants, cela posait problème. Avouer des émotions nettement viriles, s'intéresser aux photos de combat footballistique ou de rallyes d'automobile : tels eussent dû être mon cheminement et ma paix.

À l'école communale, on m'avait appris quelques notions : la France, le Maghreb. Au-delà c'était la Voie lactée. Je n'ignorais pas qu'il y aurait peu à attendre de mes parents.

Vers la fin de l'après-midi, mon père me proposait de l'accompagner au *Fouquet's*, nom ronflant d'une brasserie modeste en face de notre maison, rue Sergent Étienne, pour y prendre une grenadine. Le soleil faiblissant, on pouvait passer à 40° à l'approche de la nuit. Mon père m'avait signifié, à sa manière : « Tu t'ennuies mon fils ! éduque-toi. » Accessoirement : « Deviens écrivain ». L'aurait-il dit vraiment ? Je constate ce qu'il

faut de repentirs, d'épreuves, de milliers d'heures de patience pour atteindre les premiers jalons d'une œuvre qui ne se mériterait pas autrement. Rilke, dans *Lettres à un jeune poète* : « Être artiste, c'est ne pas compter, c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant aux grands vents du printemps [...] ».

Histoire pragoise... Le dieu intérieur a métamorphosé une photo ; j'en suis encore à *le* traquer ! Mon enfance. Perdue dans un conte. Prague, à propos de qui je ne tarirais pas, relève, précisément, de cette mystique créatrice protégée envers et contre les vents mauvais. « Mystique créatrice », dis-je, même si la culture reçue dans les livres, cartésienne, volontiers raisonnée est, au bout du compte, suffocante. Nous avons un besoin abusif de la mesure. Nous sommes, du coup, très loin de ce que Dostoïevski obtenait en composant *L'Idiot*.

En 1955, j'accompagnais mon père à la synagogue dite de Kénadza, rue du Lieutenant Ferrand. Et un soir, après l'office, je lui demandai s'il était possible, un jour, d'aller à Prague. Il m'avait regardé interdit et avait dit « un jour », comme on jette une bouteille à la mer. Mais où la mer ? Prague, chef-lieu de Bohême-Moravie, capitale de la République fédérative de Tchécoslovaquie — cela il l'apprendra un peu plus tard — était fixée au ciel, à une étoile ; là seulement il avait été possible d'accrocher un Château qui répondît au féérique enfantin. « Aller à Prague ! » s'écria-t-il au bout d'un long silence. Il riait de bonheur que je lui eusse proposé une Amérique imaginaire.

« Il est fou mon roi, ajouta-t-il ; qu'avons-nous à faire à Prague ? ».

Nous n'avions que le strict nécessaire : que ferions-nous, en effet, à Prague ?

J'y mis les pieds en 1985. Trente ans plus tard, très exactement, le même mois de juillet. Éditeur, j'avais rencontré, peu de temps auparavant, l'ambassadeur des Tchèques auprès de l'UNESCO et lui avais raconté que les Pragois ne pouvaient s'imaginer qu'un Saharien eût adoubé leur ville, eût articulé ses histoires intérieures autour d'une insolite Jérusalem, s'il en est. Il était ravi et était prêt à travailler à une invitation officielle que l'Union des écrivains tchèques, d'obédience orthodoxe, me ferait parvenir. Quand le poète mauricien, Édouard Maunick, qui me l'avait présenté, répéta incidemment mon nom, le même homme, rondeurs et sourires, claqua en pète-sec et pâlit légèrement. Un Juif, pensez-vous ! Forcément un Israélien, un Sioniste. L'horreur ! Pour l'idéologie, les idéologies depuis un siècle, cela est fait d'une même pièce. Je n'eus pas droit à une invitation et bien m'en a pris.

En 1985, je mis dans mes valises des livres et des revues peu estimées des tenants de la « normalisation » comme on appelait la période post « Printemps de Prague », afin de les offrir à des amis d'amis. Ce furent huit jours hors temps ; ce fut un bonheur d'être et de croire qu'il est des rencontres où la poésie ne se réduit pas au sens du beau et du transcendant, mais quelle est, dans sa substance, votre propre temps. Assis sur

l'une des berges de l'Île des Tireurs, un des phares de Nal, je revoyais l'enfant bécharien avec, en surimpression, le panorama qui, du Pont Charles au Hrdčany, nous renvoie à l'une des plus poignantes marches de la civilisation européenne.

Et là où, trente ans plus tard — c'est long trente ans dans la vie d'un homme — je placerai des paulownias dressant vers le ciel leurs cierges mauves et sacrés, au cœur d'une propriété entrelacée de toutes mes tensions littéraires, extases largement composées, parfois à mon insu, aux années de disette, il n'y avait à Colomb-Béchar *que* des palmiers resplendissants, *que* d'imposants tamaris dont les touffes vert-noir propageaient de délicieuses flaques d'ombre avenue Poincaré, rue Revoil, rue de la Mosquée mais que *mon* ennui occultait.

Combien le mépris généré par la pauvreté enfante un autre mépris : de soi et des lieux de *ce soi* — toute la littérature l'indique après tout. Et pourtant, qui saura me dire comment mes paulownias pragois sortirent des roseaux et des rosiers peuplant la ferme de mon oncle, à la Debdaba, vers laquelle m'y emmenait, parfois, Ali le Berbère sur sa charrette conduite par un âne qu'il insultait en le traitant de Juif sans autre forme de procès, la partie de mon cerveau présidant à ces alchimies pourrait le dévoiler ; quand bien même le ferait-elle, nous avons perdu la clé des songes et le cornet de codes, et il ne me reste plus qu'à en recréer l'hypothétique marche.

C'est la matière d'un livre entier : je ne le ferai pas. Je remercie les dieux d'avoir métamorphosé les tamaris et d'avoir enraciné les paulownias sur des terres probablementensemencées d'atomes sahariens, fussent-elles nourries de systèmes climatiques moins tranchés.

Mon père ne fut pas indifférent à ma « confiance » ; je mets ce mot entre guillemets ; autrement, il impliquerait un réseau de mystères pour lesquels je ne suis pas très doué. Le soir même, j'entendis des conciliabules ; cela n'était pas difficile ; un coin de la pièce était dévolu au dortoir ; deux mètres, peut-être, me séparaient du lit parental. Il était question de poser le problème à la sagacité de notre voisin. Oh point que mes parents n'aient su où Prague se situait. La TSF avait dû rapporter quelques années auparavant l'affaire Slansky et autres procès staliniens ; mon père lisait quotidiennement *L'Écho d'Oran* et, moins régulièrement, *La Dépêche d'Alger*.

On avait su en 1948, que le bloc soviétique aidait les Sionistes par l'envoi d'armes en provenance de Tchécoslovaquie. Qu'il y ait eu, dans mon esprit, un bon coup de simoun après la découverte de la photo est une chose. Une autre serait de croire que l'objet de ma ferveur fût, pour mon père et ma mère, préoccupés par notre survie, je ne sais quelle Atlantide, à l'extérieur de leur monde.

Cependant, estimaient-ils, « l'oncle », accorderait quelques lumières. « L'oncle » est le sobriquet donné à notre voisin. Par le respect que son grand âge imposait,

un peu à la manière du « *h̄eumī* » arabe, un homme qui ne se situe pas au centre formel de la famille, mais qui y figure symboliquement. Il s'était établi à Colomb-Béchar, depuis des lustres ; dès la fondation du bled ; il s'amalgamait à ses mythes. Il avait connu la fameuse Isabelle Eberhard. Edmonde Charles-Roux l'a ressuscitée dans les années 80 et 90 grâce à un travail fouillé et à un foisonnement d'écriture qu'on a loué — Isabelle Eberhard, chrétienne née en Suisse alémanique. Elle serait d'origine juive, prétend Jacob Oliel ; elle aurait été prise de passion pour l'Islam et le Sud algérien.

L'amazone avait été présente à Colomb-Béchar quand ce n'était qu'un fort de spahis mordu par le soleil et les tempêtes de sable, tempêtes essuyées et dont il me reste des images quasiment martiennes, tant le monde était réduit à la violence d'un tourbillon ocre ; Eberhard est morte à Aïn-Séfra, lors d'une crue réputée dans les annales du coin. Aïn Séfra, oasis charmante ; souvenir ébloui en raison d'un figuier séculaire, noueux, majesté très vénérable trônant encore dans la cour où, jadis, mon grand-père, au siècle précédent, avait établi une bijouterie artisanale.

« L'oncle », de la rue Sergent Étienne, était nonagénaire et d'origine alsacienne. Il avait quitté sa patrie lorsque la Prusse avait enlevé l'Alsace-Lorraine et fondé l'unité allemande. Il avait dix ans et en avait été

marqué pour la vie ; il avait suivi ses parents, partis panser la plaie du pays perdu ; l'Algérie, que la France prenait pour son eldorado naturel, fut un havre pour beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains. À Colomb-Béchar, les brasseries étaient tenues par des Alsaciens, soit des descendants de réfugiés de la guerre franco-prussienne, soit de ceux qui avaient, soixante-dix ans plus tard, refusé de subir le joug nazi et avaient préféré traverser la Méditerranée.

Ainsi l'Allemagne pénétra par cette porte. J'ai contracté une dette envers le vieil homme, mort peu après notre départ d'Algérie. Si vieux, ses yeux s'étaient couverts d'une taie blanchâtre et ses mains, qui ne tremblaient pas, serraient une canne ; elles semblaient quelque parchemin antique ; il n'énonçait pas moins ses propos d'une voix claire, avec un sens de la pédagogie qui m'a marqué.

Adolescent, quand le monde fond sur nous et que nous l'accueillons par une mitraille de questions, j'avais déjà un petit bagage. L'oncle parlait de cette voix posée, et comme épargnée par le temps. La femme de « l'oncle », ma marraine, sa cadette de vingt ans, s'était repliée du côté de Cognac après l'indépendance de l'Algérie. Lorsque je l'allai voir, elle compléta le portrait des rencontres enfantines, à la fois fixées par leur réalité et nimbées de légendaire. Elle me dit que la guerre franco-allemande de 1870-71 lui avait donné le goût du pacifisme. Il n'avait pas été enrôlé en 1914 ; il avait déjà cinquante-cinq ans. De l'ennemi qui l'avait

expulsé, il avait voulu en savoir plus et l'avait finalement trouvé digne, en règle générale, et d'intérêt pour lui qui en avait souffert ; il n'avait eu de cesse de le maudire jusqu'à la libération de 1918.

L'écriture émane d'une image, d'une souffrance, d'un écho, d'un son ; le désir d'écriture trouve son sang dans l'écriture des autres : leurs livres ; la volupté des mots trouve plus aisément sa matière nourricière et son pouvoir d'aimantation chez les auteurs d'un même territoire linguistique. Mais je crois qu'on y parvient aussi avec les écrivains d'une autre langue, si on comprend celle-ci, ou si elle nous est traduite.

Mon père, un jour, nous mit dans un bateau.

Ben-Gourion était aux affaires. Israël me paraissait intéressant⁷. Ce qui m'a chagriné, c'est de n'avoir pas assez compris la douleur brutale de mes parents : nous avons cassé nos habitudes et étions allés trop loin de tout. Avais-je perdu mes plus belles années ou, au contraire, avais-je reçu, dans le creuset de la souffrance, une solide formation ?

Aux sources. Au chevet de ma mère. Entre morphine et lumières en charpie, l'Allemagne glissa, douairière chancreuse. Je sus, je crois, trouver, dans le malheur

immédiat, la consolation du malheur allemand et juif, d'autant moins supportable que je ne parvenais pas à répondre à des questions très simples.

À quarante-deux ans, je me confirmais la puissance vengeresse de la société : les huissiers me poursuivaient.

On n'en meurt pas.

On pense à K.

Que vaut ma liberté à l'intérieur d'une collectivité qui use de mes obligations comme d'un moyen de coercition et de mise à l'écart ?

J'oubliais ces garde-chiourmes : je préférais compléter moins mon savoir qu'une formation permanente : le voyage intellectuel en Allemagne. Je jetais sur ma table l'expérience de mon passé et tranchais : tu restes ou tu t'en vas. Si tu restes, tu écris, et tu écris dans l'ingratitude des autres ; ce que tu voudrais écrire est-ce bien ce qu'on aimerait lire ?

Allez, décide !

Les mots partirent.

« LE coucher du soleil est demeuré sans destinataire », écrit Odysseus Elytis. Tout est dit.

Qu'eût été mon voyage à Berlin, sans cette tragédie ? J'ai conscience que l'adjectif possessif est exorbitant.

Ce que nous savons des années terribles est fait avec des matériaux composites, un collage de paroles écrites et parlées. Nous avons bénéficié de la « bénédiction de la naissance », disait l'un des chanceliers de la République fédérale allemande. Et quoi que nous ayons fait, condamné, haï, ou penser de notre condition, nous ne pourrions voir, de nos yeux, le crime se commettant, ou toucher, de nos mains, ceux qu'on allait tuer, et prendre un peu de leur chaleur avant que la mort ne les arrache à notre condition. Confusément, nous les avons repris comme un matériau global, indistinct, qu'un poète, l'un des plus poignants, a appelé « le peuple juif assassiné », une appellation quasiment : ils nous habitent en entité abstraite, ainsi

que se présente à nous l'univers avec ses étoiles : ces enfants, ces femmes, ces vieux qui nous tourmentent n'ont pas d'image.

Les civilisations contemporaines sont tournées vers elle, l'image : elle est leur sanctuaire. On a peine à le croire : il n'y a guère de cliché sur les gazages ; quelques-uns seulement rapportent la crémation et quelques autres le meurtre par balles dans les bois. C'est-à-dire des millions d'individus ; les uns dont la sépulture a été le ciel, voire une matière grasse quelconque après transformation du matériau humain ; d'autres, les fosses qu'ils avaient creusées afin que l'économie du Reich ne fût pas chargée de ces problèmes d'intendance, ou encore creusées pour eux afin que la tuerie fût nette, rapide, industrielle.

Tuer *tant et tant* de nos semblables, avec mission inflexible de ne laisser filtrer une seule image.

Dans *Le cinéma et la Shoah, un art à l'épreuve de la tragédie du 20^e siècle*, sous la direction de Jean-Michel Frodon⁸, un cahier de photos, dans le dernier tiers du volume, claque le clap d'une mémoire baignant dans l'ombre réparatrice que la civilisation pose sur les scènes qui la nient. Il en est notamment quatre : pp. 248-249 ; elles ont été prises « par un Sonderkommando, prénommé Alex, à Auschwitz, à proximité d'un des fours crématoires, grâce à un appareil introduit par la résistance polonaise ». On y voit effectivement des scènes de schéol après que les wagons eurent déversé des âmes vivantes. La « pellicule maudite » les a

inscrites sur son grain, tout près des arbres, témoins, selon l'ordre biologique, d'une abjection morale, qui a pénétré dans le circuit de notre Mémoire globale et l'a rendue alerte mais fendillée d'une plaie *incicatrizable*.

Si l'on n'a pas vu, hormis parfois le gang des décideurs berlinois, comment l'on a massacré dans les chambres à gaz, il y a, en revanche, pléthore d'images sur les monceaux de cadavres découverts par les armées alliées ; elles voulurent, elles, attester de l'incroyable. On poussa alors les bourgeois des villes, ayant « tout ignoré », vers les fosses ou les ossuaires. Leur pays avait déversé, à longueur d'ondes, des odes transformant le grand territoire germanique en morceau du ciel. Depuis, la quête effrénée de l'image marque notre temps : ce témoignage vertigineux que fixe la technologie actuelle, passe à l'hyperbole et implose.

BERLIN.

Ce n'eût pu être qu'une étape banale dans ma modeste géographie européenne. Et aujourd'hui je m'étonne d'avoir réalisé ce voyage initiatique, entrepris contre ma paix, mais avec le besoin de jeter à terre ce qui devenait une inutile surcharge.

Ne pas aller en Allemagne, c'était, me disais-je, me délester d'un surcroît sentimental.

J'avais, malgré-moi, en posant une croix sur la carte allemande, fait le jeu du *judenrein* hitlérien. Il fallait, après que j'eus fini *Prague de leur fenêtre*, premier volet d'une tétralogie que je nommerai *D'Humaines conciliations* mais que peut-être je n'entreprendrais jamais — le temps a défoncé certaines de mes redoutes. M'irradier de l'air d'une métropole que mon personnage, dans ledit roman, Nal von Schwartzenberg, dans les cinémas de New York ou dans les reportages de la presse, en 45, jouissait de voir brûlée, rasée, punie jusqu'au bout de la chair, jusqu'au bout du monde,

jusqu'au bout de son système nerveux, regrettant à la limite, avec le fanatisme de la souffrance inapaisable, que le genre humain, le genre allemand y respirassent encore. De cette ville était parti l'ordre de liquider sa mère et son père ; donc une liquidation de lui-même.

Quoi, infiltré-je de la littérature un peu creuse dans ces mots ! Les temps de *notre* mort. Qu'on me dise s'il y a d'autre moyen de subvertir la souffrance que lève en nous la *mémoire* des innocents ? Innocents : aucun jugement, aucune décision n'avaient été publics, au sens d'un arrêt juridique, après la promulgation d'une loi, avant de les éliminer. Sinon les discours circonstanciels où la parole est repue des enflures dont la populace et la soldatesque sont particulièrement friandes⁹. Pas d'images, pas de jugement : c'est que n'existe, nulle part, un Droit qui légaliserait le meurtre à grande échelle, *a fortiori* le *génocide*. Innocents : on a arrêté, banni, enfin exterminé, parce qu'on *était né* !